

CINÉMA

LES TROIS SŒURS LANE

tournent pour la première fois ensemble dans

RÊVES DE JEUNESSE

Deux fils et deux filles : part de roi. Quatre fils : une escouade chez soi. Quatre filles : une catastrophe. Alors, que dire de cinq filles !

Lorsque ces demoiselles peuvent prétendre à une certaine fortune et qu'elles sont distinguées, il n'y a que demi-mal. Elles sont assurées de ne pas passer inaperçues des époux et installent en permanence le bruit dans la maison ; car si les garçons ont mauvaise réputation d'en faire davantage, ils choisissent de préférence un autre lieu que le domicile paternel. Par contre, il est en tous points préférable que les héritières sachent se divertir sous le toit familial.

J'ai souvent constaté que par un heureux état de choses, baptisés loi des compensation ou bienfait divin, ces brochettes féminines qui viennent au monde dans les ménages modestes, sont souvent si bien dotées qu'elles font tout naturellement d'enviables carrières dans la vie. Point n'est besoin pour cela d'être nées le même jour, comme les Dionne.

J'ai connu l'organiste d'une belle paroisse, assez peu renté, ne s'en cachant pas, qui vit sa quintette d'oïseilles s'envoquant quand on veut du pittoresque tout cuit, ou dans les milieux argentés plus ou moins honnêtement, qui fréquentent les châteaux, les quartiers chics de Paris, les yachts ou la Côte d'Azur. Combien ler en dix-huit mois au bras de maris



En haut : Lola Lane — En bas : Claude Rains et May Robson dans « Rêves de jeunesse »

d'avoir. Les dots étaient inépuisables, mais le charme et le bon sens hors de pair. Les toilettes de bal confectionnées à la maison arguaient des femmes ingénieuses capables de faire jaillir à peu de frais du charme et de l'élegance, constatation très précieuse pour des fiancés de vingt-cinq ans aux situations appropriées.

C'est aussi cinq filles que M. Mullican, dentiste à Indianola (Etats-Unis), reçut tour à tour dans ses bras, avec le souci de les bien élever et de les « caser » le plus rapidement du monde. M. Mullican n'eut toutefois pas cette angouïse d'avoir à soustraire au prix de ses extractions, cinq péculés, car outre-Atlantique, les jeunes gens ne se préoccupent pas de la fortune des jeunes filles. Il se contenta de développer leurs aptitudes et de jouer de leur compagnie, alors qu'il en était temps.

Dorothy, l'aînée, représentait l'étoile recherchée des spectacles de charité, lorsqu'un impresario Gus Edwards l'entendit, lui donna le nom de Lola Lane, la conduisit à New-York, où elle fit sensation dans les tours de chant et d'éclatants débuts cinématographiques dans un des premiers films parlants : Les Fox Folies de 1929. Autoritaire, férue de son indépendance, assez volage, elle partagea avec Mae West le privilège d'être une artiste américaine possédant des yeux de violette au pays des îris noisettes.

Pendant de nombreuses années, Rosemary, fine et délicate, Priscilla, encore

une petite fille ; Martha, qui travaillait le violon, et Leota, le chant (elle est actuellement sur le point d'entrer au Metropolitan Opera), restèrent à la maison.

Puis Rosemary et Priscilla partirent à travers l'Amérique avec un recueil de rennes à lancer. Fred Waring, qui avait déjà un pied dans une firme de cinéma, leur fraya la voie. Elles firent leurs débuts dans La Revue du Collège. Rosemary tourna ensuite avec Lola dans Hollywood Hotel en charge des moues hollywoodiennes, enfin, leurs trois visages, leurs trois talents, leurs trois caractères bien différents s'affrontèrent délicieusement dans Rêves de jeunesse.

Les filles du docteur Mach étaient quatre. Quatre sont également celles d'Adam Lemp, professeur de Conservatoire. Elles sont pareillement douées pour la musique et interprètent du Schubert à la velle, soucieuses d'éviter les fausses notes pour faire plaisir à papa, carrossant de romanesques projets et s'éprenant avec ensemble du compositeur Félix Deltz. Une seule est payée de retour, la plus jeune. Pourtant, elle se sacrifie voyant couler les larmes de la cadette, épouse Mickey Borden, qui se tue en auto quelques mois après, et, venue, rencontre Felix Deltz, toujours fidèle à ses amours, avec qui elle pourra fonder un foyer.

J'ai toujours beaucoup de plaisir à voir ces films américains qui nous dissèquent

la vie de famille avec simplicité. C'est un genre qui n'existe pas en France et qui tournerait obligatoirement au mélo de clochards ou de nababs. Chez nous, la majorité des actions se passent dans les faubourgs sordides, à Montmartre, avons-nous noté d'ambiances provinciales, désuètes ou simplement « français moyen » depuis ces dernières années ? Ces Dames aux chapeaux verts, certaines réalisations de Pagnol... et après ?

Rêves de jeunesse est simplement humain. On sent vivre cette famille Lemp. Chaque détail nous rappelle quelque chose de vrai quand ce ne serait que l'illusion de l'amour que l'on éprouve à vingt pour le premier venu qui sait s'y prendre en matière de cour tendre et respectueuse. Une sœur annonce-t-elle ses fiançailles ? Le cas est comique. Et quoi de plus juste que la bonhomie du père Lemp, attentif à l'arrivée des gendres et qui verse un pleur quand ces messieurs procèdent aux enlèvements ! La maison est remplie d'atmosphère, les extérieurs sont poétiques, la jeunesse est belle.

Trois Lane étant seulement venues au septième art, force a été de demander son concours à une étrangère, à Gale Page, également jolie. Claudine Rains incarne Adam Lemp, avec sa finesse habituelle ; May Robson est une vieille tante pleine de bon sens ; Jeffrey Lynn, John Garfield et Dick Foran montrent qu'il y a des princes charmants pour tous les goûts.

Vacances payées

Prosper est comptable d'une maison de couture, où sa femme Sabine est chef de personnel.

A la grande joie de Prosper, ils doivent prendre leurs vacances séparément. Il en profite pour aller à Monte-Carlo, où il s'amuse en galante compagnie. Il gagne une somme considérable au Casino et dépense en conséquence.

Trois voleurs s'attachent à ses pas et, pour le soulager plus facilement de son portefeuille, demandent à leur chef de leur adjoindre une femme.

Un concours imprévu de circonstances veut que cette femme soit précisément Sabine, qui, avec dextérité, en dépit des voleurs et voleuses, ravit l'argent de Prosper, revient à Paris, achète le magasin de couture. Lorsque Prosper revient de vacances, il est devenu grand couturier sans le savoir et a reconquis l'amour de Sabine.

S'il n'y avait de nombreuses scènes pimentées et quelques situations poussées, l'intrigue par elle-même pourrait devenir acceptable, l'allure comique atténuant beaucoup l'impression. Il resterait pourtant assez d'épisodes, comme celui de la roulette, qui exigeraient de sérieuses réserves.



Duvalés dans « Vacances payées »

COMMENT LES VEDETTES EMPLOIENT-ELLES LE DIMANCHE ?

Par ce mois de décembre si fertile en jours de repos, l'idée nous est venue d'enquêter sur les passe-temps des vedettes.

La plupart des Françaises nous ont répondu qu'elles allaient respirer à la campagne dans un petit trou où il n'est pas question de poudre pour les dames, ni de faux cols ; pour les messieurs. D'autres vont au cinéma ou font des mots croisés au coin du feu ; les très sérieuses étudient leur prochain rôle. La plupart d'entre elles se livrent à des occupations très bourgeoises et « pantouflardes ».

Les artistes américains et américaines ne s'aventurent que rarement sur les routes pour le week-end, afin d'éviter des embouteillages monstrueux et les accidents toujours à craindre avec les « Sunday drivers » ou « conducteurs du dimanche ».

Chaque matin durant la semaine, ils sont obligés, lorsqu'ils tournent, de se lever de très bonne heure. Les journées de travail au studio ne commencent pas à midi comme chez nous ! Et principe, le dimanche matin est consacré aux farfouilles et la sieste de l'après-midi se prolonge jusqu'au dîner. Tel est le cas de Claudette Colbert.

Le ménage Mac Murray est très sportif et persuadé que la pratique du sport constitue le meilleur délassement à leur carrière. Aussi peut-on le trouver chez eux, chez des amis, jouant au tennis ou perfectionnant leur nage dans une piscine. C'est aussi le programme de la radiuse Dorothy Lamour qui, récemment opérée de l'appendicite, doit encore se contenter du croquet.

Les partisans du golf sont légion et le plus fervent d'entre eux est certainement Bing Crosby, qui l'enseigne à sa progéniture avec une patience angélique.

Il y a aussi ceux qui sont épris de mouvement, mais du mouvement des autres. Les compétitions sont donc très courues. On y assiste avec de grosses lunettes noires, même l'hiver, afin de ne pas être reconnu et importuné par des demandes d'autographes ou par des admirateurs fanatiques et collectionneurs bien décidés à n'abandonner la partie qu'avec la chaussure de Robert Taylor ou la cravate de William Powell.

Ray Milland et Robert Cummings dédaignent l'élément solide et l'élément liquide. Pour eux, les débats ne sont intéressants qu'à l'écran. Ils n'ont peur de rien, à tel point que leurs producteurs savent que les contrats de ces casse-cous doivent interdire les acrobaties pendant la réalisation des films auxquels ils collaborent.

Le genre Bob Burns est plus fréquent qu'on ne le pense. Le dimanche, c'est lui qui raconte des histoires de marchand de sable.

Quant à la colonie française d'Hollywood, elle se réunit chez Annabella ou chez les Decoin-Darrieux et les Gravey-Renouard. Je gage qu'à ces moments-là, il n'est point utile à la maîtresse de maison de proposer un bréviaire, une refouille l'annuel du dimanche. On doit s'amuser comme des gosses en évoquant le pays lointain entre un éclat de rire et un soupir.

JE CHANTE



Le Fou chantant a eu peut-être tort de tourner deux films coup sur coup, ou les producteurs se sont fait concurrence déloyalement en tournant simultanément, à huit jours près, les deux premiers films de Trenet. Toujours est-il qu'après avoir lu dans les gazettes des articles et reportages sur les prises de vues quasi jumelles des deux films, nous assistons à la présentation en public, à une semaine de distance, des deux films de Charles Trenet. Il y a là sûrement une manœuvre, mais maladroite.

Venons-en à ce second film de Charles Trenet. Le scénario n'est pas du tout indifférent. Basé sur des faits réels, il expose l'étrange aventure survenue à un collège de jeunes filles riches, dont le directeur mange au jeu la subsistance, envoyée par les parents sous forme de chèques importants. La s'arrête la confrontation du film avec la vérité.

Après quoi, le collège, étant sur le point de se vider de ses jolies demoiselles, impatientes d'être nourries, servies, éduquées comme des millionnaires qu'elles sont, le neveu du directeur arrive à la rescousse pour sauver son oncle fort embarrassé. Il est beau garçon, bon chanteur, alors il chante... il chante encore et toujours, et sa bonne humeur aide l'oncle à vaincre la mauvaise fortune, et entraîne les jeunes filles qui remplacent les domestiques évanouis, sous le prétexte inventé par Charles, de mettre en action des cours pratiques d'économie ménagère. Le collège est sauvé. Pas pour longtemps, puisqu'un inspecteur d'Académie enlève audit collège le diplôme d'enseignement. Qu'à cela ne tienne, Charles fera du collège un institut musical... anormal, puisque ce seront

les élèves, très fortes sur la technique musicale, qui enseigneront leur professeur en manière d'harmonie et de contrepoint.

Ce léger scénario, court avec des variations d'humour, des contrepoints de danse et des fugues de sourire, dans le cadre enchanteur d'un admirable château Louis XIV, et sur les pépoues du parc centenaire Des rondes de jeunes filles, des chants, des intrigues, un petit mélodrame heureusement terminé à temps par un sauvetage, édifient cette production gracieuse, merveilleusement photographiée par Christian Matras, aérée par de nombreux p'tin-airs, et décorée, dans les cadres intérieurs, par les féériques décors de Pierre Linsbach, qui a vraiment fait un joli travail.

Charles Trenet, mélodieux, entraîneur, est l'auteur de la musique, et il chante quatre chansons agréables : « Ouvre ton cœur à l'amour », « Les oiseaux de Paris », le populaire « Je chante », enfin, « Vive la vie », qui fournit l'occasion à Stengel de dérouler en théorie tous ses acteurs, au cours d'une séquence d'images fort belles et parfaitement rythmées.

Comédie musicale, jeune, souriante, un peu laborieuse dans l'exposition du sujet, mais allègre et optimiste. Je Chante est interprété par cent jeunes filles, desquelles se détache la rayonnante et pure Janine Darcey, Margo Lion à toujours bien du talent. Oudart est coloré et cocasse à souhait ; Jean Tissier dessine avec esprit la silhouette d'un éditeur de musique un peu huruberlu, et Carette pique sa personnalité au rôle falot d'un intermédiaire financier. Et, enfin, Charles Trenet, plus sobre que dans La Route enchantée, bon et beau chanteur, qui plaira à de nombreuses spectatrices.

F. V.



En haut : Margo Lion — En bas : Janine Darcey

MENACES SUR LA VILLE

Ce film de Lloyd Bacon n'a pas été réalisé sur une fiction, mais bien d'après des faits authentiques qui faillirent compromettre l'approvisionnement de toute une ville des Etats-Unis.

Par des appels et des négociations de voix, Martin s'est fait élire à un poste important où il pense pouvoir avec succès diriger un racket de l'alimentation. Le procureur Allison est chargé de le combattre, mais dès ses premières enquêtes, se heurte au mutisme des témoins capables de l'aider efficacement dans sa tâche. Martin est redoutable et n'hésite pas à ruiner ou à « descendre » quiconque le gêne. Grâce à des méthodes d'intimidation, il s'empare d'abord à monopoliser les transports routiers. Quelques camionneurs essayent de lutter contre l'association qu'il commande. C'est en vain. Les camions sont sabotés ou détruits, les propriétaires blessés et même tués.

L'un d'eux, Denny, est ainsi ruiné à la veille d'avoir un enfant. Il se rend aux rubeaux de Martin et y dérobe une forte somme. Celui-ci, bien gêné pour porter plainte, préfère admirer l'audace du rebelle et l'associer à son entreprise. Déprimé, Denny accepte.

Les transports routiers étant dans sa main, Martin s'efforce de provoquer la grève générale des transports alimentaires. Affamer, la ville est le meilleur moyen pour la mettre à sa merci. Les denrées déjà arrivées au marché sont rendues inutilisables. Un ordre, quelques coups de revolver pour le faire respecter, et personne ne pourra parvenir à ravitailler la ville.

Pendant ce temps, Denny a été emprisonné pour avoir refusé de répondre à l'interrogatoire d'Allison le procureur. Mis au courant des faits et libéré sur son insistance, il parvient à rallier ses anciens compagnons et à empêcher l'aboutissement de la grève. Il administre une rancée à Martin en attendant l'arrivée de la police. Les langues se délient à la suite de la déposition de Denny et la maléfique organisation est brisée avec la condamnation de Martin.

Nous avons là une impressionnante illustration de ce que peut donner le terrorisme s'attaquant au syndicalisme et

la menée politique déguisée en défense professionnelle. Si le ou les meneurs travaillent à leur profit, ils négligent systématiquement celui des autres qu'ils entraînent par intimidation quand ils sont pressés, ou avec le miroir aux alouettes quand ils le sont moins.

Quant au résultat final, il n'a qu'un visage, celui de la ruine.

Menaces sur la ville, qui est en Amérique un grand retentissement, montre que pour vivre en paix, confiance doit être faite en l'application de la loi. Le frouse du mauvais garçon n'a jamais été une bonne tactique.

De puissantes images viennent souligner ces directives. Le spectacle des marchandises détruites, des entrepôts sacagés donne une saisissante impression de destruction imbecille, de sauvagerie maléfique.

Qu'il soit rédempteur comme dans L'Ecole du crime, escroc ou racketteur comme dans Le mystère du docteur Chatterhouse et Menaces sur la ville, Humphrey Bogart sait trouver une égale justice de son Georges Brent, toujours sympathique et costaud, tient le rôle de Denny.

A droite : George Brent dans « Menaces sur la ville »



LE CINÉMA ET LES REVENDICATIONS ITALIENNES

A un moment où une grave menace plane sur une partie de notre empire colonial et, en particulier, sur la Tunisie, certains milieux officiels du cinéma ont pensé qu'on devait s'attacher à faire connaître au grand public, par l'entremise de la caméra, la beauté de nos possessions d'outre-mer. C'est ainsi qu'une maison de production vient de réaliser un magnifique documentaire sur la Tunisie.



Une scène de « Menaces sur la ville »